


M Le Magazine

*/ Portrait / Analyse /
Reportage / Enquête / Portfolio /*

Le président et moi (saison 2).

En 2007, Philippe Ridet avait suivi pour "Le Monde" la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy. Une épopée qu'il a ensuite racontée - à la première personne - dans un livre. Désormais éloigné de la vie politique française, le journaliste a réintégré pour une semaine le "pool" qui suit le président candidat.

**Par Philippe Ridet/
Photos Elodie Grégoire**



Nicolas Sarkozy avant son entrée sur le plateau de l'émission « Des paroles et des actes », sur France 2, le 6 mars.



« Si je perds la présidentielle, j'arrêterai la politique », annonce Nicolas Sarkozy à Jean-Jacques Bourdin le 8 mars, sur BFM TV.

D

ET TOUTES LES CAMPAGNES ÉLECTORALES

que j'ai suivies, j'ai appris deux choses indispensables à l'exercice du journalisme politique:

1/ Il ne faut pas s'asseoir sur les sièges au-dessus des roues dans les cars qui nous mènent d'un événement à l'autre. 2/ Il n'y a jamais de « off » avec Sarkozy. Avec ça, on est paré. Aussi, quand il m'a attrapé par la main et entraîné dans un coin de l'entreprise de déménagements Demepool où, ce vendredi 9 mars, la tournée « Sarkozy 2012 » se produisait quelques heures, j'étais à mon affaire.

A l'écart de la troupe de ses suiveurs, Sarkozy assène sa certitude. Le tutoiement reste de rigueur. « Je vais gagner et je vais même te dire pourquoi. Il n'est pas bon et ça commence à se voir. Hollande est nul ! Il est nul, tu comprends ? Royal, on peut en dire ce qu'on veut, mais elle avait du charisme. Bien sûr, tu gardes ça pour toi... » Puis il reprend sa « visite de terrain » dans ce hangar sombre qui sent la poussière, les vieilles couvertures et le bois de caisse. Trente minutes plus tard, après une table ronde avec des représentants des rapatriés d'Algérie – à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance –, nous remontons dans le bus qui doit les conduire sur la promenade des Anglais où Sarkozy prononcera son discours du jour. Vite, prendre des notes avant que tout s'efface.

Il fait beau à Nice, dans le département qui l'a le mieux élu en 2007. Pour Nicolas Sarkozy, alors à la peine dans les sondages, deux jours avant le meeting de Villepinte, en Seine-Saint-Denis, un passage par les Alpes-Maritimes équivaut à une visite à Lourdes pour un paralytique. Pas sûr que ça marche, mais il faut essayer. Sur ce front de mer des Anglais, où filent les Ferrari, qui s'aviserait de lui faire reproche des années bling-bling, de cette victoire ruinée en une soirée au Fouquet's et trois

jours de croisière sur le yacht de son ami Bolloré dans les eaux maltaises ?

Rentrer à Paris dans l'avion du président de la République n'est ni un honneur ni une récompense. Cela se négocie à coups de SMS et d'apartés avec son conseiller pour la presse, Franck Louvrier. « Pas aujourd'hui. » ; « J'essaye, mais plutôt demain. » ; « Je le sens pas trop, je te dis plus tard. » Louvrier promet peu. Finalement, c'est Sarkozy qui décide: « Si tu veux, on te ramène. » Je n'ai jamais vu un journaliste refuser l'invitation. Alors que la Méditerranée s'éloigne, Sarkozy se met à table. Absent pendant quatre ans de son décor, je mérite une leçon particulière. Il dispose d'une heure pour me faire tout comprendre: sa certitude de gagner « cette élection qui sera la plus surprenante depuis des décennies », mais surtout sa volonté de montrer qu'il a changé.

C'est peut-être vrai. Du moins en apparence. Cinq années de pouvoir, trois crises, quelques réussites et un malentendu persistant avec les Français lui ont tanné le cuir. Il n'a plus cette gueule de gendre idéal de Neuilly. Les cheveux grisonnants sont portés un peu plus longs. En s'affaissant, ses traits semblent avoir absorbé l'ancien rictus de mépris, la tension de la conquête. Il ne paraît plus menacé par l'échec. Sa victoire de 2007 a réglé les vieux conflits. Les défis qui ont structuré sa trajectoire se font plus rares. Il a définitivement plié le match avec ses frères, il a épaté sa mère qui lui préférerait les aînés et vengé son mentor Edouard Balladur. Il a conquis une nouvelle femme. Pour la première fois, en plus de trente ans de carrière politique, il n'a rien à gagner. Il en paraît soulagé. S'il parle de lui – comme toujours –, il dit moins de mal des autres. Il balaye les questions sur Villepin et Borloo. Mais il accepte de parler de l'élection: « Cette campagne est un bateau sans quille. Elle part en tous sens. Mais vous, les observateurs, vous appartenez à un autre siècle. Une fois encore, vous allez vous tromper. » Il est ainsi. Il lui faut non seulement vaincre ses adversaires mais déjouer les pronostics. En 2007 déjà, il disait que tous les médias, « même TF1 », étaient contre lui. Mais cette fois, c'est de sa défaite qu'il s'agit, et il évoque lui-même complaisamment son potentiel retrait de la vie politique. « Je ne dis pas ça pour le show. Tu me vois secrétaire général de l'UMP ? Je ne veux pas qu'on mette en doute mon implication. Je me mets dos au mur. Si on n'est pas prêt à abandonner quelque chose, on ne gagne rien. » Alors que faire en cas de défaite ? Il ne veut pas répondre (« sinon tu vas l'écrire ») mais laisse transparaître le désir d'une autre vie: « J'aimerais bien emmener Giulia à l'école. C'est juste à côté de chez nous. Quand je passe devant et que je vois des pères de famille qui attendent, je me dis: tiens, voilà mes futurs copains. » Suprême ruse du storytelling électoral: l'ambitieux d'hier qui pensait à la présidentielle « tous les matins en se rasant » serait devenu en cinq ans un homme que le pouvoir ne passionne plus.

« Je regrette », a-t-il dit quelques jours auparavant aux téléspectateurs de l'émission de France 2 « Des paroles et des actes », en affichant sa •••



1. Pendant un déplacement à Nice, le 9 mars, Nicolas Sarkozy prend Philippe Ridet à part :
« Je vais gagner et je vais même te dire pourquoi. »

2. Le même jour, toujours à Nice, le président candidat prononce un discours au Centre universitaire méditerranéen, devant des rapatriés d'Algérie et d'anciens harkis. C'est dans les Alpes-Maritimes que Nicolas Sarkozy avait obtenu son meilleur score en 2007.

3. Visite aux anciennes ouvrières de Lejaby, aujourd'hui employées par LVMH, le 8 mars, à Yssingeaux, en Haute-Loire. Nicolas Sarkozy est accompagné de Laurent Wauquiez.



Le 8 mars, Nicolas Sarkozy en meeting à Saint-Just-Saint-Rambert, dans la Loire (en haut).

Dans les coulisses de France 2, une télé retransmet l'émission « Des paroles et des actes » (en bas).

••• contrition tardive pour la soirée du Fouquet's, la croisière, le « casse-toi pov' con » et sa tentative pour placer son fils Jean à la tête de l'Épad, l'Établissement public pour l'aménagement de la Défense. « *J'ai changé* », veut-il me convaincre. L'homme qui, cinq ans plus tôt, dans un avion de retour de La Réunion, voulait « *faire président* » et puis « *faire du fric* », aimait se montrer sans complexe, s'abîme dans la lecture et la vision des classiques du cinéma. « *150 films par an!* », claironne-t-il. Le cinéaste Martin Scorsese, « *qui a dîné à la maison* », lui a envoyé 100 DVD. Il cite De Sica, Visconti et le Buñuel de *Los Olvidados*. « *Quand tu regardes la télé*, continue-t-il, *le lendemain tu te réveilleras avec une barre. Un bon film, ça met de bonne humeur.* » Je me souviens de l'époque où il soutenait qu'un politique qui ne regarde pas la télévision « *ne peut pas connaître les Français* ». En 1995, Jacques Chirac avait tenté le même coup avec succès. On disait qu'il n'écoutait que de la musique militaire et ne lisait que des romans policiers. Puis sont arrivés les indiens de la tribu Tāinos, les haïkus japonais, les arts premiers et les citations de Jean Guitton. Les médias ont alors commencé à le regarder d'un autre œil. En trois mois, « l'agité » que raillaient les balladuriers est devenu un « sage » drapé de mystères, insondable donc intéressant...

LA MÊME OPÉRATION est en cours. Sarkozy doit faire oublier Sarkozy. L'ami de Christian Clavier et de Didier Barbelivien est monté en gamme. Le « *gros populaire* », comme il se définissait, fait dans le raffinement et à l'âge où l'on relit ses classiques, lui les découvre. Plus question d'ironiser sur *La Princesse de Clèves*. La lecture de *La Chartreuse de Parme* lui arrache ce commentaire: « *Fabrice del Dongo est un petit con qui passe à côté de Waterloo et de sa tante, et qui ne reconnaît même pas Napoléon quand il le croise.* » On pense: ce n'est sûrement pas à lui qu'une pareille mésaventure serait arrivée. Mais il n'aime pas le comte Mosca, le premier ministre, si politique et si courtisan. Peut-être lui rappelle-t-il des souvenirs.

Il est lancé, dit-il, dans sa « *période* » Stefan Zweig, l'auteur d'*Yvresse de la métamorphose*, et s'enthousiasme comme un ado à la lecture de *La Confusion des sentiments*. « *Le désir impossible à satisfaire...* », commente, l'air rêveur, celui qui autrefois aurait préféré se pendre plutôt que d'avouer une frustration. Il dit encore en avalant une salade de homard et de noix de Saint-Jacques: « *Quand on vieillit, il faut devenir meilleur, c'est la seule façon d'accepter le temps qui passe.* » Une fois descendu de l'avion, je note sur mon calepin: « *J'ai quitté il y a cinq ans un préadolescent, je retrouve un jeune homme.* » D'ailleurs, il le dit lui-même: « *J'ai 25 ans!* » Bien sûr on n'est pas obligé de le croire, même si, avec Sarkozy, on ne doit jamais exclure qu'il soit sincère. À ce stade, il faut s'expliquer. Qu'est venu faire le correspondant du *Monde* en Italie dans la cam-

pagne présidentielle? Humer le parfum d'une défaite annoncée pour le chef de l'État après avoir été aux premières loges de sa victoire? Comprendre pourquoi cet homme que la presse étrangère présente comme un des « acteurs » du monde à l'égal d'Obama et Merkel provoque une telle détestation dans son pays? Faire un « coup » en comparant la coruscante campagne de 2007 avec celle de 2012 qui, en ce début de mars, ne trouve pas son rythme? Nostalgie de chroniqueur politique qui n'entend plus que les échos assourdis des guérillas françaises? Rajeunir? C'est oui à toutes les questions. Et voilà comment on se retrouve avec un badge de « La France forte » autour du cou, à Bordeaux, à Saint-Quentin, à Yssingaux, à Nice et à Villepinte. 2007-2012: les indices ne manquent pas, qui encourent la comparaison. Emmanuelle Mignon, la « boîte à idées » du président, a repris du service. L'ombrageux Henri Guaino reste le parolier des discours. Dans l'ombre, Patrick Buisson, Pierre Giacometti et Jean-Michel Goudard

campagne. Il la mène à son rythme. C'est lui le métronome. Il sait quand il faut ralentir, accélérer. C'est une Ferrari: il suffit d'appuyer sur la pédale pour lui faire prendre des tours. » Trop d'images pour être honnête...

Mais il manque quelque chose. Une histoire, un scénario crédible, du romanesque. 2007 fut une épopée, dont nous, les journalistes, avons peut-être amplifié les péripéties. Parti en campagne dès 2002 et son arrivée au ministère de l'intérieur, Sarkozy avait un élan, une trajectoire. Il menait le bal des prétendants. On le comparait en permanence à ses rivaux. Il avait plus de « vista », plus de niaque, plus d'envie qu'eux. Lassés de suivre le déclin de Jacques Chirac, les médias se sont rués sur le personnage comme s'il était né de la dernière pluie. Sarkozy qui nargue ses rivaux, défie le chef de l'État, est devenu une sorte de Zorro « vainqueur à chaque fois ». Le feuilleton se régénèrait tout seul. Comme Robin des Bois, il vivait en bande, baptisée « la firme » en référence à un film américain de l'époque. Une aubaine: autant

de compagnons, autant de sources. Il avait une femme qui ne l'aimait plus et qu'il voulait reconquérir en même temps que l'Elysée. Sarkozy fournissait la matière première, nous fabriquions le plat. Il nous a donné du talent, ai-je osé dire. Je maintiens. 2012, où est l'histoire? Cette fois, il n'a « tué » personne pour être candidat. Ils étaient déjà morts. Villepin est hors course, Juppé n'y a jamais vraiment cru, Fillon est velléitaire, Morin ne compte pas, Borloo s'achète et Copé passe son tour. Les épées n'ont jamais quitté les fourreaux. Sa candidature à un deuxième mandat était obligatoire, inscrite dans sa victoire cinq ans plus tôt. Il faut inventer une autre fable. Celle-ci par exemple: un homme heureux en ménage, père comblé

Je note sur mon calepin : "J'ai quitté il y a cinq ans un préadolescent, je retrouve un jeune homme." Il le dit lui-même: "J'ai 25 ans!" On n'est pas obligé de le croire, **même si, avec lui, on ne peut exclure qu'il soit sincère.**

continuent d'éplucher les sondages et de fixer le cap de la campagne: à droite toute. Ces mécanos de la machine à remonter le temps sont à la recherche de la magie perdue. Ils se réunissent trois ou quatre soirs par semaine au domicile du candidat ou dans son bureau de l'Elysée. « *Cela n'a rien à voir avec la situation de 2007*, commente Franck Louvrier. *Cette fois, Sarko est tranquille. Apaisé. Quoiqu'il arrive c'est sa dernière*

et jeune grand-père, politicien d'expérience mais mal aimé, a décidé de faire don à la nation d'un repos mérité en se représentant à l'élection présidentielle. Mais que vaut le sacrifice de son bonheur popote, de ses soirées DVD? A Yssingaux, où le 8 mars, le président candidat est venu rencontrer les ouvrières de l'entreprise Lejaby, il ne cesse de mettre en parallèle leur reconversion – de la lingerie au travail du •••

••• cuir – à celle qui l’attend s’il est battu. « *On peut changer de vie à 57 ans* », ne cesse-t-il de répéter de table en table dans le petit atelier que les journalistes ont pris d’assaut. A chaque fois, il sème la panique dans les rédactions. « *Quoi ? Sarkozy envisage la défaite ! C’est LE sujet.* » Mais c’est aussi le sujet que le candidat veut imposer : camper Hollande dans la posture du professionnel de la politique, « *avec son petit costume* », qui ne veut renoncer à rien, quand lui, Sarkozy, serait prêt à renoncer à tout. En 2007, le coup du candidat « hors système » contre les élites avait marché et après trente années passées en politique, Sarkozy était apparu drapé des oripeaux de la nouveauté. Il retente la martingale après cinq ans passés à l’Elysée. Gonflé ! Eternel dilemme : faire l’impasse pour ne pas être accusé de relayer le *storytelling* du chef de l’Etat ou raconter parce que, qu’on le veuille ou non, c’est la péripétie du jour.

EN COULISSES, Jean-Michel Goudard, son conseiller, s’amuse de la confusion des *embedded*. Goudard, c’est *Vingt Ans après*. Un mousquetaire qui a pris de l’âge. A 73 ans, le « G » d’Euro RSCG, l’agence publicitaire phare des années 1980, fait lui aussi sa dernière campagne. Grandi sous Chirac, blanchi sous Sarkozy malgré la maladie qui a transformé son visage, mais n’a rien ôté à l’acuité de son « œil politique ». Il achève de semer le doute : « *La presse ne pourra pas raconter jusqu’en mai la victoire annoncée de Hollande. Tôt ou tard, vous voudrez changer le scénario trop écrit pour une surprise.* » Celle de la victoire sur le fil construite avec âpreté et abnégation jour après jour quand celle de 2007 avait été une échappée solitaire. « *Otez-vous 2007 de l’esprit, dit-il. Cette campagne n’a rien à voir. Le modèle est à chercher dans la bataille de 1995 entre Chirac et Balladur que tout le monde donnait vainqueur. Mais elle se finira peut-être comme en 1974, avec la victoire de Giscard de quelques centaines de milliers de voix.* »

Brice Hortefeux non plus ne veut rien savoir de 2007. Perché au dernier étage du siège de l’UMP, « l’ami de trente ans » n’est plus rien. Cinq ans auparavant, il gardait l’accès au candidat. Sans « Brice » pas de Sarkozy. Après avoir descendu les marches du pouvoir comme un mauvais élève change de lycée à chaque rentrée, il dirige aujourd’hui une « cellule riposte » au service du candidat qui de toute façon décide de tout. Il ne semble pas lui en vouloir. « *Vous, les journalistes, vous avez magnifié 2007. Vous en avez fait une épopée. Mais vous avez oublié comme cette campagne était dure. Vous avez oublié qu’on disait que Guéant, le directeur de campagne, ne connaissait rien au terrain et à la politique. Vous avez oublié quand Méhaignerie disait que notre programme et notre prévision de croissance étaient irréalistes. Je te rappelle la phrase de Guéant : “Cette campagne a été une joyeuse improvisation, heureusement que nous avons gagné”.* » En me raccompagnant à la porte de son

bureau, il a cette phrase épatante : « *J’ai eu du mal à passer de ministre délégué à ministre plein. Passer de rien à chef de l’Etat, Hollande va souffrir !* » Le journaliste politique se nourrit parfois de petits bonheurs.

Dans cette campagne, tous les candidats ont un compte à régler avec Sarkozy, y compris Sarkozy qui doit faire oublier son bilan et son image. Curieuse impression de l’écouter, le 3 mars à Bordeaux, expliquer sa vision de la République comme s’il n’avait jamais été à la tête de l’Etat. L’expression d’« identité nationale », remise en même temps que le ministère du même nom, résonne à nos oreilles comme un vieux tube sur Radio Nostalgie. A Saint-Quentin, deux jours plus tard, dans un bar PMU où une table ronde a été organisée, on sursaute en l’entendant dire : « *Je veux tout changer* ». Que ne l’a-t-il fait plus tôt ? La télévision retransmet des courses de chevaux. Il arrive que des favoris soient battus. « *Je veux rencontrer des gens, discuter avec vous* », lance-t-il à ses interlocuteurs. Il tente de rassurer : « *Ce sont les Français qui décideront. Rien n’est fait. Sinon, pourquoi croyez-vous que je me donne tant de mal ?* »

La schizophrénie produit rarement de la sérénité. La défaite est dans les têtes. « *Alors, comment tu le trouves ?* », me demandent plusieurs personnes de son staff comme si d’avoir été éloigné de lui pendant quatre années rendait mon jugement plus clairvoyant. Je réponds : « *Il n’a pas encore perdu* », un peu comme Fillon, qui déclare que « *croire en sa victoire n’est pas totalement absurde* ». C’est vrai qu’il fait campagne, serre des mains, ne paraît pas boudier son plaisir, parle au moindre micro qui se tend, recommence à régaler de fausses confidences les journalistes qui devront relater sa geste. Il les flatte, les provoque, les insulte au besoin. Comme avant. Mais l’envolée de 2007, les percées plein champ, la course au large quand n’importe quel incident venait gonfler les voiles du candidat tournent à la partie de gagne-terrain, au cabotage. Il y a cinq ans, il imposait ses thématiques de campagne et faisait feu de tout bois. Des incidents à la gare du Nord ? Et hop, il sortait une proposition. Une entreprise en difficulté ? Fissa le candidat démiurge se rendait sur place pour arranger l’affaire. Désormais, il subit et serre au plus près des polémiques lancées par d’autres. Il court après un gibier qu’il n’a pas levé. Pire, il perd ses réflexes : le 19 mars, il se fait griller la politesse par le Parti socialiste qui décide de suspendre la campagne après le drame de Toulouse.

Pour Patrick Devedjian, ce matin-là, l’affaire est entendue : c’est paumé. Question de logique : « *Tous les fondamentaux, la crise et le chômage, sont contre nous. La gauche a raté deux fois l’alternance en 2002 et 2007, elle ne peut pas perdre à chaque fois. Enfin, Sarkozy a fait un coup génial il y a cinq ans en faisant croire que l’alternance c’était lui. Mais c’est plus facile de rompre avec Chirac qu’avec Sarkozy !* » Tranquillement, avec ironie, ce réprouvé du sarkozysme enfonce le clou : « *Il ne s’est jamais posé la question de sa réélection, tellement il*

était persuadé du succès de son quinquennat. Ayant réussi son coup, il s’est lâché. Il a révoqué la discipline qu’il s’était imposée. » « *Et puis, poursuit-il, pourquoi attaquer Hollande en disant qu’il ne fera rien. Et si c’était ce que veulent les Français ?* »

Les sondages en dents de scie, l’adversaire insaisissable, les incidents de Bayonne, les propos du candidat multipliant les allusions à « *une vie sans la politique* » tapent sur les nerfs. Rue de la Convention, au QG parisien du candidat, on cultive le secret. Les déplacements sont annoncés le soir pour le lendemain. Des visites d’entreprises dévoilées une heure avant pour ne pas laisser le temps à d’éventuels manifestants d’organiser le comité d’accueil. Dans les bus, mes confrères commencent à râler. « *Ils n’ont pas tout à fait tort* », glisse un membre du staff. Plusieurs journalistes ont suivi les campagnes ratées de Jospin et de Royal. Eux savent quand la machine se dérègle. « *On est les chats noirs* », rigolent-ils. Dix minutes d’attente inexpliquée et aussitôt un tweet rageur signale le contretemps. Une consœur est-elle menacée d’être écartée d’une visite d’usine qu’elle alerte aussitôt ses abonnés. Elle sera réintégrée dans le pool. « *C’est le direct permanent* », explique Louvrier. Sarkozy théorise : « *Aujourd’hui, chaque journaliste est un média à part entière.* » Est-ce pour cela que l’histoire est si difficile à imposer ?

C’est à Villepinte, le 11 mars, que je descends du bus. Mon contrat d’*embedded* à durée déterminée s’achève quand les supporters de Sarkozy voient enfin la campagne démarrer. « *Viens dans la loge, je te présenterai Carla* », m’a dit Sarkozy. Quelques années plus tôt, il m’avait invité « *à dîner à la maison* » avec Cécilia. Je ne suis pas allé au dîner et je n’ai pas vu Carla. Pour le candidat, ce meeting géant doit être l’équivalent de celui qui, cinq ans auparavant, porte de Versailles, avait lancé sa conquête de l’Elysée. « *J’ai appris. J’ai compris* », martèle-t-il avec la même conviction qu’il disait : « *J’ai changé* ». Les promesses d’aujourd’hui feront-elles oublier celles, non tenues, d’autrefois ?

Le discours terminé, les petites mains de la campagne arpentent l’immense salle de presse. On les sent soulagées. « *La campagne commence aujourd’hui* », dit un membre de l’équipe. Mes confrères et consœurs sont partagés. Pour les uns, l’intervention du président candidat est une fois encore « *trop courte* », « *manquant de souffle* », « *pas assez centrée sur les problèmes des Français* ». Pour les autres, en revanche, « *c’est un bon coup tactique. Maintenant, les sondages vont s’envoler* », se persuade un membre de l’entourage du candidat. Moi aussi. J’ai un avion à prendre à Roissy, pour Rome. 📍

Le Président et moi, de Philippe Ridet, Albin Michel, 2008, 232 p., 17 €.



Retrouvez le hors-série *Les Années Sarkozy. Une présidence sous tension*, en kiosque dès le 29 mars.



- 1. Nicolas Sarkozy et son conseiller en communication, Franck Louvrier, avant le meeting de Bordeaux, le 3 mars.
- 2. Avec Nathalie Kosciusko-Morizet, Carla Bruni, Christine Boutin et Alain Juppé.
- 3. Entrée en scène à Bordeaux.
- 4. Philippe Ridet dans le carré réservé à la presse lors du meeting de Villepinte, le 11 mars.



« Otez-vous 2007 de l'esprit. Cette campagne n'a rien à voir. Le modèle est à chercher dans la bataille de 1995 entre Chirac et Balladur que tout le monde donnait vainqueur. Mais elle se finira peut-être comme en 1974, avec la victoire de Giscard de quelques centaines de milliers de voix. »

Jean-Michel Goudard, conseiller du candidat

